

Pour quelles raisons le cardinal John Henry Newman est-il déclaré docteur de l'Église ?

Le 1^{er} novembre, Léon XIV déclarera [John Henry Newman](#) docteur de l'Église. [Grégory Solari](#) revient sur ce qui a marqué la pensée du cardinal britannique.

[Article paru dans La Croix le 31 octobre 2025](#)

[Le 27 novembre 2025, à la salle de fête du Sacré Coeur, à Genève, Grégory Solari qui est l'éditeur des œuvres de Newman donnera une conférence sur le nouveau docteur de l'église.](#)

Quand on proclame un saint docteur de l'Église, on honore l'ensemble de sa vie et un point particulier de sa pensée. Concernant John Henry Newman, Léon XIV évoque sa contribution « *décisive au renouvellement de la théologie et à la compréhension de la doctrine chrétienne dans son développement* » et insiste en particulier sur la dimension éducative de son œuvre. Nous en saurons davantage le jour même, de la bouche du pape, mais on peut déjà relever d'autres apports essentiels de sa pensée.

Quels sont les apports essentiels de sa pensée ?

Il y a tout d'abord sa vision organique de l'Église, qui se développe comme un corps et qui s'accompagne, en parallèle, du développement de sa doctrine. Pour lui, l'Église est porteuse d'une « *pensée vivante* » en constante évolution. Il l'oppose aux écoles ou aux groupes dont la pensée se renferme sur elle-même et finit par devenir stérile.

Son deuxième apport concerne ce qu'on appelle aujourd'hui la synodalité. Le cardinal Newman est un précurseur quand il affirme que tous les fidèles doivent être consultés en matière de doctrine. Ce principe, qui s'applique à tous les baptisés, est assorti d'une condition : les fidèles doivent être formés. Un point de vue qui lui a presque valu d'être mis à l'index par Rome, car il semblait contester l'autorité de l'Église ! Son troisième apport est sa façon de tenir ensemble la liberté de pensée du croyant et sa fidélité à l'Église. Le trait d'union entre l'un et l'autre, c'est ce qu'il appelle la conscience. Il ne s'agit pas de la conscience au sens

psychologique, mais de la voix de Dieu en nous. Au fur et à mesure que nous lui prêtons attention, cette voix devient familière et elle prend un visage : celui du Christ. On retrouve, comme chez saint Augustin, l'image de ce maître intérieur qui parle en nous. Mais cette voix fait écho à une autre voix, plus extérieure, qui vient éclairer la conscience : celle du magistère, qui représente la parole de Dieu que l'Église médite et interprète afin de dessiner un chemin à suivre pour le temps présent. On raconte l'anecdote suivante : peu de temps avant d'être créé cardinal, une réception est organisée en son honneur. Newman se lève pour porter un toast *« à la conscience d'abord et au pape ensuite »*. Pour lui, l'écoute authentique de la voix de la conscience ne nous éloigne pas de l'Église, elle nous y mène ou nous y ramène.

On sent chez lui une capacité à concilier les contraires...

Newman est un homme sans cesse en mouvement. Ce mouvement ne se limite pas à son passage au catholicisme. Toute sa vie est guidée par une profonde quête spirituelle et d'intelligence de la foi. Et ce positionnement le placera toujours dans les marges, car il se refuse à rester, par ambition ou par confort, dans une position acquise qui lui vaudrait carrière, honneurs et reconnaissance. C'est pourquoi Newman s'est souvent retrouvé seul, abandonné par ses amis, ses soutiens, l'institution. Cela fut tout d'abord le cas quand il a quitté l'anglicanisme, qu'il avait pourtant défendu pendant une vingtaine d'années comme le bastion de la vérité – ce qui lui a valu l'accusation de « trahison », par les anglicans.

Il a aussi expérimenté les marges lors de son arrivée dans l'Église catholique, qu'il n'a découverte concrètement qu'après son arrivée dans l'Église romaine. Avant de quitter l'Église anglicane, il n'a pas voulu, en effet, rencontrer de catholiques pour éviter de se laisser influencer par des affects qui auraient brouillé son jugement. Il s'est appuyé sur l'étude rigoureuse de l'histoire et de l'enseignement de l'Église. Seule la raison, insistait-il, devait le mener sur ce nouveau chemin. Et il a résisté jusqu'au bout avant d'en franchir le seuil.

Ce brillant théologien anglican dont les sermons en chaire à Oxford attiraient les foules a repris humblement le chemin des études à Rome. Il a été marqué par la pauvreté de la formation des prêtres qui se limitait souvent à des manuels inspirés de la pensée de saint Thomas d'Aquin et à des énoncés provenant des conciles. Pour ce Britannique, le catholicisme – ce christianisme du Sud – accordait beaucoup trop de place à la dévotion et à la piété et pas assez à l'intelligence et à la formation de l'esprit. Habitué à une souplesse de la pensée, il avait du mal à s'accoutumer au dogmatisme romain. D'ailleurs, il a vite pris ses distances avec le parti ultramontain, qui rassemblait, entre autres, d'anciens anglicans et de

nouveaux convertis, qui prônaient une soumission totale au pape. Dans ses lettres, Newman décrit avec humour ces partisans zélés qui rêvaient de voir le pape régir la vie quotidienne des croyants, dans le domaine de la foi comme dans celui des mœurs, à coups d'encycliques, livrées chaque matin à l'heure du *breakfast*.

Qu'est-ce qui l'a fait franchir le seuil de l'Église catholique ?

L'étude de l'histoire et de la doctrine de l'Église, dont je parlais, et surtout la lecture des Pères de l'Église l'ont profondément marqué. C'est en contemplant l'Église primitive qu'il a compris qu'elle se déployait, envers et contre tout, dans l'Église catholique. Il a été fasciné par la façon dont les théologiens des premiers siècles s'affrontaient, parfois de façon virulente. Quand saint Grégoire de Nazianze était en désaccord avec saint Basile, il le lui disait franchement, mais – et c'est le point déterminant – ils restaient cependant en communion les uns avec les autres, et avec l'Église. Pour Newman, la Révélation est en effet trop grande pour se limiter à un seul point de vue, une seule école. Il y a bien quatre Évangiles et non un seul ! Pour lui, on ne pense jamais seul mais toujours avec les autres, et grâce à eux. La différence de points de vue entre théologiens est féconde. Elle forme une symphonie qui peut, certes, comporter des dissonances mais qui indique simplement qu'on n'est pas encore arrivé à un point de vue adéquat. Il considère l'Église comme une instance de liberté, où l'on peut penser, réfléchir et débattre librement sans sortir de la communion.

Comment a-t-il réagi à la proclamation du dogme de l'infaillibilité pontificale, en 1870, qui va à l'encontre de sa vision de la liberté de pensée ?

Pour Newman, il n'y avait pas de motif sérieux pour réunir un concile. Ceux-ci se sont toujours tenus dans des situations de crise provoquées par une hérésie. Il est très inquiet et invite ceux qui le souhaitent à manifester leur mécontentement, non pas avec une attitude de critique et de rupture mais avec confiance. Car il a tiré les leçons du concile de Nicée de 325 apr. J.-C. Il a fallu une cinquantaine d'années, après le concile, pour que décroisse l'hérésie de l'arianisme (qui nie la divinité de Jésus, NDLR).

Newman invite donc à la patience et même à l'espérance. Il demande à ses partisans de ne pas réagir trop vite, mais d'attendre la publication des actes du concile, puis la façon dont les évêques vont recevoir le texte, et enfin la manière dont cette infaillibilité va être interprétée. Comme en tout corps vivant, rappelle-t-il, il faut laisser au temps le soin de faire son œuvre. Ce temps permettra le dévoilement de l'action du Christ et de l'Esprit à l'œuvre dans l'Église, qui indiquera le chemin à suivre. Vous verrez, ajoutait-il, viendra le temps de la

convocation d'un nouveau concile qui corrigera et équilibrera les choses. Il annonçait sans le savoir le concile Vatican II !

Quel enseignement nous livre-t-il pour aujourd'hui ?

Newman détestait l'hypocrisie et les faux-semblants. Il fait penser à ce maître juif qui dit à son disciple : « *Quand tu arriveras devant Dieu, il ne te demandera pas pourquoi tu n'as pas suivi l'enseignement de tel ou tel rabbi, il te dira : "Pourquoi n'as-tu pas été toi-même ?"* » C'est exactement ce qu'enseigne Newman : apprendre à être soi-même, sans jouer un rôle. Quand on lui demandait comment parvenir à la sainteté, il répondait : « *C'est très simple : ne vous levez pas trop tard, accomplissez votre travail de la meilleure manière qui soit. Mangez, buvez. Gardez le silence plutôt que de dire des mots creux. Restez simple et vrai. Rentrez chez vous. Priez. Ne vous couchez pas trop tard. Dormez bien. Faites cela tous les jours et vous serez saints !* » Mais alors que peut bien changer la foi, s'exclame-t-on ? Vous témoignez d'un Autre qui est plus grand que vous, répondait-il en substance. La vie, c'est elle qui vous tient, ce n'est pas vous qui la maîtrisez. Laissez-vous faire ! Vivez en vérité alors vous deviendrez contagieux, et les gens qui vous entourent se demanderont d'où cela vous vient.

Recueilli par Gilles Donada

(1) John Henry Newman, l'argument de la sainteté. Éditions Ad Solem, 78 p., 14 €.